

En ce cinquième dimanche du grand Carême, l'Église commémore sainte Marie l'Égyptienne. Cela convient tout à fait au *climat* de ce temps de préparation à la célébration de la grande Semaine. Le Synaxaire nous dit que Marie naquit en Égypte où, durant dix-sept ans, elle s'adonna à la prostitution, à Alexandrie. Jusqu'au jour où elle s'embarqua pour Jérusalem, offrant son corps pour payer le prix de la traversée. Sa conversion se produisit le jour de la fête de l'Exaltation de la Croix au moment de pénétrer dans la basilique de la Résurrection. Une force invisible l'empêchait d'entrer avec les autres pèlerins. Elle vécut ensuite pendant quarante-sept ans au désert, se nourrissant d'herbes et de racines, et, dit le Synaxaire, convertissant *le feu du désir charnel en une flamme d'amour divin*.

Le repentir de cette prostituée nous interpelle sur notre propre capacité à nous convertir et à nous repentir. En grec, le repentir se dit *métanoïa*, et le trouble de la raison s'exprime par un substantif que la psychiatrie moderne a renoncé à traduire, pour désigner le délire systématisé et progressif : *paranoïa*. La *métanoïa*, c'est le fait de changer de sentiments, donc le repentir. Etymologiquement, le verbe correspondant *métanoéô* désigne l'acte de penser (*noéô*) après (*méta*), de réfléchir ensuite, donc de changer d'avis, de revenir à de meilleurs sentiments et par suite de regretter ses actions passées. Pour Marie l'Égyptienne, se repentir après avoir fait durant dix-sept ans de son corps une marchandise, a consisté à changer radicalement de conduite, ne voyant jamais personne, s'enfonçant de plus en plus dans le désert, ne changeant jamais de vêtements, si bien qu'à la fin de sa vie, elle n'en avait plus aucun sur elle, s'étant laissée à ce point convertir et transfigurer par le feu de l'Esprit de la Pentecôte que la nudité n'avait plus rien de commun ni avec l'impudeur du temps où elle se prostituait dans le quartier *chaud* d'Alexandrie, ni avec la pudeur que le récit biblique de la chute qualifie de *honte*, notation dont on put retenir l'idée que la sexualité humaine qui est par ailleurs divinisable et conforme au dessein divin sur les hommes, est cependant blessée, fragile, source de souffrance autant sinon plus que de volupté.

La *métanoïa* est exactement le contraire de la *paranoïa*. Le préfixe *méta* désigne ce qui vient après, à la suite. Le préfixe *para* indique ce qui est à côté. En décrivant la *paranoïa*, on donne une idée de ce qu'est la *métanoïa* en disant ce qu'elle n'est pas. La *paranoïa*, c'est la folie des grandeurs, la mégalomanie, l'hypertrophie de l'*ego* qui confère un sentiment de supériorité ne correspondant pas à la réalité du moi. C'est aussi l'esprit de système, qui suit une logique impitoyable, intolérante, intransigeante, pouvant aller jusqu'à l'absolutisme, au fanatisme. C'est l'autoritarisme qui n'accepte aucune contradiction. C'est le refus de la réalité, la conviction d'être investi d'une mission et d'avoir raison envers et contre tous s'il le faut.

C'est encore la peur panique du changement et la manie de la persécution, l'obsession de la pureté et de l'incorruptibilité, du rigorisme moral. Le tout s'accompagnant d'un appauvrissement de l'affectivité, d'une sécheresse de cœur et d'un manque total d'humour. La *métanoïa* peut être mal comprise, mal vécue et conduire à la *paranoïa* ! Il est des néophytes dont le système nerveux fragile a été tellement secoué de fond en comble qu'ils confondent la conversion avec le zèle qui cherche à imposer aux autres d'effectuer la même démarche. Marie l'Égyptienne n'a pas cherché à fonder un monastère pour filles repenties. Elle est partie sans rien dire, sous le soleil qui flamboyait et dont les rayons du soleil hâlerent et brûlèrent son corps, qui devint ainsi comme le mystère sacramentel de ce qui au même moment s'opérait dans son être spirituel : les énergies divines l'atteignaient réellement, la pénétraient, et enfin de compte la divinisaient.

Marie l'Égyptienne avait reçu au baptême le nom de la Mère de Dieu. En devenant une sainte, elle a donné plus de choix que n'en avaient eu ses parents lorsqu'ils la firent baptiser. C'est ainsi que les

chrétiens de Russie, par humilité, baptisent souvent les *Marie* en leur donnant pour patronne Marie l'Égyptienne. Sans doute est-il plus intéressant de rapprocher l'ancienne prostituée qui a consenti un terrible retournement, une conversion presque surhumaine, voire *inhumaine* avec la *Panagia*, avec la *Toute-sainte et Toujours-Vierge Marie*. Rapprochement insolite, dira-t-on peut-être. Au plan de la vertu et de la perte irréversible de la virginité, c'est certain. Mais dans ce choix de Marie l'Égyptienne pour terminer le carême, on peut voir l'indication que le contraire du péché n'est pas la vertu mais la foi et l'amour. Il s'en faut de beaucoup que Marie l'Égyptienne ait été toujours vertueuse. Mais il est probable que dans ces années ténébreuses de sa vie, elle ne perdit pas la foi. Quant à l'amour... Qui pourra prétendre sonder les reins et les cœurs au point d'être capable de dire ce qui relève de l'*éros* et ce qui relève de l'*agapé* ? Qui pourra dire à combien d'hommes, à l'époque de sa débauche, Marie, nonobstant l'argent qu'elle percevait, qui pourra dire à combien d'hommes elle a pu témoigner une tendresse qui en aura sauvé certains de la solitude, du désespoir, peut-être même du suicide ?

Songeant à cela plutôt qu'à la vertu, on peut se demander s'il n'y a pas un rapprochement à faire, en cette fin de carême toute proche, entre les deux Marie, la Mère de Dieu toute-pure, et Marie d'Égypte, la prostituée, la pécheresse publique, la femme de mauvaise vie. Le livre de l'Exode nous parle de Iahvé apparaissant à Moïse *dans une flamme de feu du milieu d'un buisson de ronces ... le buisson était en feu, mais il ne se consumait pas*. On songe alors à deux buissons ardents, à deux buissons en flammes qui ne se consumaient pas, à deux buissons incendiés et non carbonisés : la petite galiléenne visitée par l'Archange contient le feu divin et incréé, et le corps de l'Égyptienne jadis profané, pollué, fut durant 47 ans exposé à une permanente insolation qui ne faisait que manifester dans le corps de cette femme ce qui en même temps était opéré dans son âme : la combustion envahissante de l'*érôs* par le feu divin de l'Esprit saint.

Les 47 années de Marie dans le désert furent 47 ans de violence qu'elle se fit à elle-même sans que jamais elle ait été contaminée par cette maladie spirituelle souvent contractée et contagieuse de la rigidité, d'une certaine dureté. C'est alors que le Diable est le plus redoutable : non point lorsqu'il sent mauvais et fait du tapage mais lorsqu'il se déguise en ange de lumière. Marie n'avait pas besoin d'aller au désert et y mener une vie ascétique totalement hors du commun. Il lui eût suffi d'épouser un bon chrétien, de lui donner de beaux enfants qui les eussent accompagnés, son mari et elle à l'église où elle aurait pu se confesser et communier des centaines et des centaines de fois en 47 ans, alors qu'au désert elle était privée de tous les mystères sacramentels, n'eut jamais la possibilité de prendre part aux célébrations de l'Église. Un dépouillement total qu'exprimait la nudité des dernières années. Au désert, Marie n'est pas allée chercher une vertu qu'elle eût pu récupérer en allant vivre avec son mari et ses enfants dans les quartiers bien famés de Jérusalem ou d'Alexandrie. Au désert, elle est allée chercher l'incandescence de la foi et de l'amour. Et elle les a trouvés.

*Texte du père André Borrely, paroisse saint Irénée, Marseille.*